

Louise du Néant

PIERRE LEPORI

Cela fait presque deux mois que je me rends chaque matin à la bibliothèque. Au début elle m'intimidait, avec ses voûtes de cathédrale. Les colonnes de soutien sont tellement fines et élancées, cannelées. Silhouette florale obligée de supporter le ciel. Je commence à reconnaître quelques visages, je plonge pendant des heures dans mes lectures, avec un étourdissement fervent. Le matin tôt, je travaille vite et bien, capable de traduire jusqu'à une dizaine de pages d'une traite. Puis je me lave soigneusement au lavabo, mange des fruits, bois du lait, de plus en plus et avec plaisir, le laissant croupir dans ma bouche jusqu'à le rendre tiède. Et je prends le métro.

L'hiver avance. La lumière jaillit depuis la haute baie vitrée qui donne sur la cour principale. Peu à peu les lampes vertes et brunes s'allument. C'est très studieux, tout ce monde à son écriture.

J'ai suivi la suggestion d'Arnaud, partir du XVII^e pour ma thèse. Mon titre de travail lui plaît, *Mysticisme, Anorexie, Féminisme*, dans cet ordre ou dans un ordre différent. Il trouve qu'il faut s'accrocher à quelque chose, du moins pour commencer, et il propose de m'intéresser au concept de norme au moment où folie et foi semblent se croiser. Je lis depuis quelques jours le *Triomphe de la pauvreté et des humiliations ou la vie de Mademoiselle de Bellère du Tronchay appelée communément sœur Louise*. Ses lettres, publiées en 1732 par le père Maillard. Elle voulait qu'on l'appelle *Louise du Néant*. Elle avait 38 ans quand en 1677, à cause de ses cris épouvantables, du couvent elle passa tout droit à la Salpêtrière. Sa foi déborde à tel point qu'elle glisse dans l'enclos de la pathologie. A noter que la première description médicale d'un cas d'anorexie, par Thomas Morton, date de 1689. D'ailleurs Bell le dit très bien, pas moins de 100 anorexiques sur les 261 qu'il a recensés entre le XIII^e siècle et 1934 ont été béatifiées par l'Eglise. Mais il y a un point de non-retour. C'est justement ce point qui m'intéresse, dans sa dimension politique, d'opposition radicale.

J'ai recopié quelques passages, je ne sais pas à vrai dire où ces mots peuvent bien m'amener. «La nature n'a pas laissé de se plaindre de cette souffrance, car elle ne veut rien endurer de tout ce que je lui prépare jusqu'à la fin de ma vie; qu'elle gronde tant qu'elle voudra, je ne l'écoute plus, et je m'en moque. Elle a cru pendant huit jours qu'elle sentait beaucoup de mal, et je lui disais: ne veux-tu pas te taire, vilaine bête? Tu fais la malade, mais si tu dis un mot et si tu trembles, je te châtierai. Elle était quelque temps sans branler, puis elle oubliait mes menaces; elle recommençait à se plaindre. Enfin, ayant regardé ce qu'elle avait, je ne lui trouvai qu'un peu d'émotion; quand je vis cela, je la hâtai bien d'aller à grands coups de discipline. Depuis elle n'a dit mot, car elle craint d'être battue.» C'est saisissant, il y a de la fureur.

Il n'est pas sûr, par contre, que j'arrive à en tirer ce que je cherche. Lire son histoire d'un point de vue sociologique, son refus de la nourriture est obstiné, évident. Mais je voudrais pouvoir entrer dans son écriture, partir de là, chercher le rapport entre les choix extrêmes de Louise et sa façon de les exprimer. Comme dans son nom, dénégation plénière. D'autant plus qu'ici la nourriture vire à l'horreur. «Je ne fais guère d'autres pénitences que de jeûner deux fois la semaine, mais pour y suppléer j'ai pratiqué d'autres mortifications pendant la grande maladie de sœur P. Je lui raclais la langue et j'avalais les ordures que j'en tirais; je mangeais aussi ce qu'elle avait mâché et rejeté de la bouche, afin de me châtier de la répugnance que j'avais à la servir.» J'ai dû me lever, sortir un instant. Une légère nausée, à l'embouchure de l'estomac, un nœud d'écoeurement. Les mots sont au plus près de leur matière fécale. La fatigue m'empoigne.

A l'extérieur de la salle des imprimés il y a une grande machine à café, un peu en retrait dans une niche carrée sous le grand escalier. Le soir approche, les lumières ne sont allumées que dans le couloir central. La machine ronronne et luit comme un sapin de Noël corpulent, rubiconde, immémoriale. Heureusement, il n'y a personne. Au lieu de choisir sur la liste des différentes boissons, je commence à la caresser. Rien de voyant, juste froter mon doigt de haut en bas sur le plastique rêche, suivre les rainures à hauteur de chaque bouton, la pensée égarée dans quelque chose de reculé. La mémoire flotte comme si ce drôle d'appareil, ce dinosaure lumineux ronronnant doucement sur une fréquence presque inaudible, était une sorte de machine à sous du souvenir, une stèle magique. Je m'accroche à elle pour me pencher sur l'abîme. J'utilise de grands mots, c'est peut-être le lyrisme outré de Louise qui m'y a conduit.

S'arrimer à cette lumière et en voir une autre. Equipollence. C'est un mot qu'on nous a appris aux cours de math. Une forme qui répond à une autre forme lointaine. Il faut dessiner des vecteurs dans un espace euclidien. La lumière de la machine à café: la lumière du frigo grand ouvert l'été dans la maison à la campagne. Le vrombissement irréflecti de la machine et les cigales par la fenêtre sur une nuit de sépia. Mon frère debout, son caleçon blanc se dessine contre l'armoire de la cuisine, sa poitrine nue et plate, sa peau irradie. C'est un ange diaphane, beau, mon frère, mon adulation pour lui me comble et m'effare. J'aime tellement mettre les doigts sur sa poitrine, dénombrer les côtes saillantes. Je suis à deux pas de son image, droite dans la nuit, mais parfaitement égarée. Nous aimions rester parler à voix basse dans le noir, le frigo baillant, l'embrasement de sa lumière vulnérable, on aurait dit une crèche. Je ne sais plus de quoi nous parlions, probablement de nourriture, échafaudant nos plans et stratégies, nos stratagèmes de survivants temporaires à l'entêtement de l'holocauste. Une brise électrique sortait du frigo. L'angoisse monte, je sens qu'elle monte au ventre, elle y coule, engourdit mes jambes, je dois même bien avoir chu sur l'objet, mon oreille sur sa surface bariolée de pubs. Je touche à nouveau son squelette, l'haleine du frigo dans un dernier souffle à l'hôpital. Tu as gagné. Pourquoi me sentir si malade de t'avoir fait du mal? Ce n'était pas moi, notre pacte, notre jeu. Tu n'avais pas le droit de mourir avant, mais tu étais d'une féminité gracile. Depuis qu'on s'était rationné l'eau, trois gorgées par jour pas plus, tu défailtais. Dans le noir, devant le frigo, tu te vantais du dernier kilo perdu. Mon héros, mon prince. Et puis non, la jambe cassée, ton état qui s'empire vite, pas d'ambulance, tu pleurais pour que je ne l'appelle pas je n'ai pas su quoi faire. Même le dieu frigo se dérobait, il n'était rien qu'une machine à désespoir. Puis le lit propre, l'hôpital, les perfusions désormais inutiles, le point de non-retour tant attendu. Hors d'haleine je ne te suivais plus, je t'ai trahi pour un jeune médecin à la blouse bleue. Dans ses bras, les secousses de mes sanglots vibraient sur sa poitrine noble. Tous ces jours surnagent dans mon cerveau, je les saisis par brassées mais ils se décomposent dès que je serre la main. T'ai-je vu mourir? Est-ce que mère dans ses fourrures de Vénus bouffonne est bien venue sur notre lit de mort? Était-ce une hallucination? Dans une autre chambre sur un lit blanc comme le lit blanc du frère mourant, cela m'échappe, m'échappera à jamais. Déchirure, ne pas contrôler ces heures égarées dans la lumière d'un hôpital la nuit.

Une main se pose sur mon épaule. Ça va?

bio

Pierre Lepori est né en 1968 au Tessin et vit à Lausanne, où il occupe le poste de correspondant culturel pour la Radio Suisse Italienne. Après des études en Lettres à l'université de Florence et Sienne, il a obtenu un doctorat en Theaterwissenschaft à l'université de Berne et a dirigé la rédaction italienne du *Dictionnaire du théâtre en Suisse* (Chronos, Zurich, 2005).

Traducteur (Monique Laederach, Gustave Roud, Grisélidis Réal), auteur de poésie (Prix Schiller 2004) et romancier, il collabore à la revue trilingue de littératures suisses *Viceversa Littérature* et a fondé en 2008 *Hétérographe*, «revue des homolittératures ou pas:».

La poésie de Pierre Lepori révèle une écriture de la mémoire et de la généalogie familiale, des silences et des condamnations qui s'inscrivent dans la chair. Comme l'écrit le poète tessinois Fabio Pusterla dans l'introduction à *Qualunque sia il nome*, il ne s'agit pas pour Lepori de raconter des secrets privés, ou de réaliser une autobiographie versifiée, mais bien plutôt de sonder les nœuds profonds qui se sont cristallisés dans le temps, transférant la biographie sur un plan presque mythique, traduisant la narration impossible en rapport quasi psychanalytique.

Le texte que nous publions ici est extrait de *Danièle*, roman inédit écrit en français.
CO

biblio

Qualunque sia il nome / Quel que soit le nom

Bilingue, traduit de l'italien par Mathilde Vischer, Ed. d'en bas, 2010.

Di rabbia / De rage

Poésie, bilingue, traduit de l'italien par Mathilde Vischer, Edizioni Sottoscala, 2010.

Il teatro nella Svizzera italiana: la generazione dei registi (1932-1987)

Essai, Bellinzona, Casagrande, 2008.

Grisù

Roman, Bellinzona, Casagrande, 2007.

Alberto Canetta. La traversata del teatro

Essai, Basel-Bellinzona, Editions Kultur Verlag/Casagrande, 2007.

Vento

Poésie, préface de Stefano Raimondi, LietoColle Libri, 2004 (en français: *Entailles*, traduit de l'italien par Mathilde Vischer, in *L'Animal* n° 17, novembre 2004).

Qualunque sia il nome

Poésie, Prix Schiller 2004. Préface de Fabio Pusterla, Bellinzona, Casagrande, 2003.



photo ANNE-HÉLÈNE DARBELLY

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Cette page est réalisée avec le site littéraire www.culturactif.ch et la revue *Viceversa Littérature*. Elle a été initiée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de la Loterie romande, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.